Case
FRC
4968

# LETTRE PASTORALE

## DE M. L'ÉVÊQUE DE BL*,

## AU CLERGÉ DE SON DIOCÈSE.

---

*Salva nos Domine, perimus.*

---

SECONDE ÉDITION.

PARIS;

MARS 1790.

THE NEWBERRY LIBRARY, CHICAGO

# LETTRE PASTORALE

## DE M. L'ÉVÊQUE DE BL*,

## AU CLERGÉ DE SON DIOCÈSE.

SEROIENT-ILS donc arrivés, nos très-chers frères, ces jours, ces malheureux jours, annoncés par le Sauveur du monde, et prédits avec des détails encore plus frappans, par deux de ses Apôtres? La foi s'éteint dans les esprits; la charité se glace dans les cœurs; et le bras de Dieu, visiblement appesanti sur la terre, semble la menacer d'une grande catastrophe.

Nous n'avions déjà que trop à gémir des funestes effets de cette fausse lumière, qui a tellement ébloui les yeux des François, qu'ils ne reconnoissent plus les traces de leurs frères. Mais hélas! ils ne marchent plus qu'à la sombre lueur de la discorde, allumée par l'impiété; et tous les prestiges de l'erreur paroissent vouloir se réunir maintenant, pour consommer leur aveuglement et leur ruine.

Cette nation, jadis si douce, est devenue féroce. Son caractère sensible a pris une teinte

si farouche, qu'on ne retrouve plus ce bon peuple, dans aucune de ses villes, ni dans le moindre de ses hameaux. *Quomodò obscuratum est aurum ! mutatus est color optimus.*

Son amour, son culte pour ses rois l'avoit rendu célèbre dans l'univers entier. Jamais aucun souverain ( sans excepter même ceux qui firent autrefois les délices du monde, les Titus, les Trajan, les Antonins, les Pères du Peuple ) n'éprouva de ses sujets, dans une maladie, dans une convalescence, pas même dans un triomphe, ce que les François firent éprouver à Louis XV, pendant sa maladie à Metz ; et au moment de son retour à Paris, plusieurs d'entre nous en furent les témoins, et le souvenir d'un spectacle si touchant les attendrit encore.

Que les temps sont changés, nos très-chers frères ! Quelle étrange révolution s'est faite dans nos affections, dans nos mœurs, dans nos principes !

Quoi ! est-ce bien cette même capitale qui, à la premiere nouvelle du danger que courut alors son roi, inonda de flots d'adorateurs les portiques de ses temples, pour offrir à l'Eternel les vœux les plus ardens, les prières les plus ferventes, les plus profonds gémissemens, et qui, à la guérison de ce même roi, fit éclater des transports inouis d'alégresse ? Quoi ! dis-je, est-ce bien cette même capitale, qui, depuis six mois, fait subir à Louis XVI, à ce roi que l'assemblée a solennellement proclamé *le Restaurateur de la liberté de ses sujets*, tout ce que l'ingratitude et la révolte ont de plus odieux, tout ce que la captivité a de plus humiliant !

Les siècles futurs ne se refuseront-ils pas un jour à croire que ce même hôtel-de-ville, rempli de la plus douce ivresse, à l'aspect de son roi, vainqueur des ennemis et de la mort, ait pu n'offrir au successeur de ce même roi, à un monarque qui venoit se livrer tout entier à son peuple, que le terrible spectacle de la fureur et du délire ?

Quelle est donc, nos très-chers frères, la cause d'un si étrange changement dans les habitans de cette capitale? Ah ! n'en doutons pas. C'est le souffle empesté de la licence ; c'est le fatal poison des nouvelles doctrines. Voilà les fruits de cet arbre tant vanté de la science orgueilleuse et impie du siècle présent ; elle ne veut plus de roi sur la terre, plus de Dieu dans le ciel.

Son audace s'accroît tous les jours. Vous venez de le voir renverser le trône ; voyez maintenant comme elle frappe l'autel !

Une liberté indéfinie d'avoir et de professer toutes les opinions religieuses, que chacun jugera préférables, a déjà été promulguée à la tête des *droits* les plus précieux de l'homme. Or, je vous demande, mes très-chers frères, si dans la constitution de l'édifice spirituel qui doit nous élever à la hauteur des collines éternelles, cette confusion de dogmes, de cultes et de langages n'est pas faite pour ramener le chaos des premiers temps.

La piété de nos pères avoit consacré au culte du seigneur, à l'entretien de ses ministres, et

au soulagement des pauvres, des dons qui, depuis tant de siècles, et sous la sanction de tant de lois, étoient répartis entre leurs enfans. Cet héritage sacré, l'héritage du seigneur a été envahi par la plus criminelle des injustices, et va servir de pâture à la plus infâme avidité. Bientôt il sera la proie de l'usure. Le Juif et le Gentil! Luther et Calvin, Socin et Spinosa même, sont également invités au partage de cette auguste dépouillé!

Nous sera-t-il permis au moins d'en déplorer le sort, avec ce pasteur de l'antique Ausonie, dont chacun de nous a si souvent répété dans sa jeunesse les tristes accens?

*Impius hæc tam culta* NOVALIA *dives habebit?*

*Barbarus has segetes!... en queis consevimus agros!*

Ministres du Dieu vivant, laisserons-nous cependant consommer une pareille iniquité, sans réunir nos vœux, sans élever nos voix, pour invoquer le maître du tonnerre?

Jesus-Christ chassa du temple de Jérusalem des profanateurs beaucoup moins coupables. Dans sa sainte indignation, il ne put souffrir que la maison de son père, que le lieu consacré à la prière; servît de caverne à des voleurs. Souffrira-t-il que le patrimoine des pauvres soit le partage de l'impie? *Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus.*

Eh! qui les nourriroit désormais, ces membres souffrans de Jesus-Christ? Faudroit-il donc encore pressurer les peuples, et ajouter un nouvel impôt à la surcharge de tant d'autres,

devenus nécessaires, pour élever les ressources de l'état au niveau de ses besoins? Faudroit-il faire couler plus que jamais la sueur, les larmes et le sang du laboureur, devenu pauvre lui-même, pour subvenir à la misère d'un plus pauvre que lui? Faudroit-il étouffer, écraser l'industrie, sous le poids des charges publiques pour couvrir de haillons la nudité de l'indigence, et pour prolonger la douloureuse agonie de l'infirmité? Ah! mes frères, quel avenir, s'il falloit avoir recours à de si dures extrémités!

Au lieu des ressources honorables, que la religion et l'humanité de vos pères vous avoient préparées pour votre propre subsistance, et dont vous jouissez paisiblement depuis tant de siècles, à l'ombre de *la nation, de la loi et du roi*, on vous a parlé de *salaire!* Et joignant la dérision à l'outrage, on cherche à vous consoler de tous vos sacrifices forcés, par un retour volontaire à la pauvreté évangélique!

Mais enfin, ce salaire sur quoi sera-t-il pris?... Sur les biens du clergé? ils ne suffiront pas à la faim insatiable des usuriers qui vont les dévorer.

J'en atteste les respectables débris de cette compagnie célèbre, que l'infortune et le besoin poursuivent jusqu'à l'ignominie, et précipitent journellement dans le tombeau. On leur enleva aussi tous leurs biens; ces biens étoient considérables, et on ne leur assigna qu'une pension tellement modique, que leurs ennemis même la trouverent indécente.

Cependant ils avoient des talens; ils avoient des vertus; et leurs travaux ajoutoient de

nouveaux droits, des droits bien sacrés, au plus sacré de tous, au *droit inviolable de la propriété*. Voulez-vous savoir, mes frères, comment tous ces droits ont été respectés ? je vais vous l'apprendre, si vous l'ignorez encore.

Ces victimes infortunées de la philosophie du jour, et de la politique du moment, achevent de se consumer dans l'indigence, aux pieds de leur ingrate patrie, qui depuis plusieurs années ne remplit même pas à leur égard de si minces engagemens !

Tribu de Lévi, jusqu'à présent si respectée parmi les peuples religieux, et maintenant relegués en France dans la classe mercenaire, qui fournira donc votre salaire ? retombera-t-il à la charge d'un peuple accablé déjà sous le fardeau de tant d'autres contributions ? Ah ! mes frères, si l'on prend jamais ce parti, c'en est fait de votre ministère. Il n'aura plus ni indépendance, ni noblesse. Il est avili pour toujours. Eh ! quel succès peut-on attendre de son dévouement et de son zèle, quand on est dans l'opprobre ?

Savez-vous d'ailleurs le sort de toutes ces *caisses de religion*, établies par un prince novateur, pour *stipendier* les curés et les vicaires, les maîtres d'école et les serviteurs de fabrique ? Au premier signal de détresse dans les finances de son empire, on a pris les fonds de ces caisses, pour les appliquer à d'autres usages, et les *salariés* ont été réduits à l'aumône. Seriez-vous mieux traités ?

Au reste, l'invasion inouie que l'on vient de faire de vos biens, n'est pas, à beaucoup près, le plus grand scandale que nos législateurs aient donné au monde chrétien.

Depuis plus de douze siècles, la vertu avoit parmi nous des asyles, d'où tant de saints personnages, séparés volontairement du monde, élevoient sans cesse vers le ciel, et leurs mains et leurs prieres, pour attirer sur la terre les bénédictions du Très-Haut. Ces asyles n'existeront bientôt plus, nos très-chers frères. Les décrets de l'Assemblée viennent de prononcer leur sacrilége destruction; et ce que les décrets ont commencé, le désespoir le consommera. *Dispersi sont lapides sanctuarii in capite omnium platearum ! . . . Versus est in luctum chorus noster, Cecidit corona capitis nostri. Væ nobis, quia peccavimus.*

Fille du ciel, auguste pitié ! vous n'aurez donc plus d'asyle en France ! *ad te quoque perveniet calix.* Chastes épouses de Jesus-Christ ! vous qui chantiez jour et nuit le cantique de l'agneau, dans la plus douce effusion de vos ames, et qui versez maintenant des larmes si ameres sur la fatale alternative à laquelle on vous réduit, ou d'une apostasie honteuse, ou de la triste nécessité de vous survivre à vous-mêmes, sans consolation et presque sans honneur, qui pourra exprimer le trouble et la douleur, dont vos humbles demeures seront désormais remplies ? *vide, domine, quoniam facta sum vilis.*

Ah ! que je plains d'avance celle d'entre vous qui mourra la derniere dans chaque couvent !

*Posuit me desolatam, totâ die mœrore confectam.* Quel abandon précédera le jour de sa dissolution ! Qui répandra quelques douceurs sur ses derniers instans ? Qui fermera ses yeux ? Qui mêlera sa cendre à la cendre de ses compagnes ? Qui arrosera sa tombe des pleurs de l'amitié ? Quels vœux accompagneront et porteront son ame dans le sein d'Abraham ? *Quis orabit pro eâ?*

Connoissez-vous, mes très-chers frères, un sort plus malheureux ? et lorsque vous passerez autour de ces demeures sacrées, ne croirez-vous pas en entendre sortir ces paroles lamentables ? *O vos omnes, qui transitis per viam, attendite et videte, si est dolor, sicut dolor meus !*

Prétendu siecle de lumieres et de bienfaisance ; mais dans le fond, vrai siecle de fer, étoit-ce donc là le prix que tu réservois à la pénitence et à la prière ?

Non, la rosée du ciel ne tombera plus sur vous, montagnes de Gelboé ; la source en est à jamais tarie. Pleurez, rues de Sion, pleurez des larmes de sang à la vue du triomphe de vos ennemis. *Viæ Sion lugent, eò quod non sint qui veniant ad solemnitatem.* Sainte religion, fermez vos temples, supprimez vos fêtes, *viderunt eam hostes, et deriserunt sabbatà ejus.*

Le voilà donc, ce résultat, plus inhumain encore qu'impie, d'une assemblée où domine l'élite de ces philosophes orgueilleux, qui ont l'humanité sur les levres, et la rage dans le

cœur ! qui parlent sans cesse de justice, et qui savourent à longs traits l'iniquité ! qui veulent, disent-ils, débarrasser une bonne fois le monde de toutes les entraves des préjugés, et qui, sans remords, comme sans pudeur, immolent victimes sur victimes à leurs dogmes homicides ! *vide, domine, sessionem eorum, et redde eis vicem juxta opera manuum suarum.*

Mais non, Seigneur ; non, pere des miséricordes, ne déployez pas sur eux votre courroux, n'appesantissez pas sur eux vos vengeances ; pardonnez-leur plutôt tant d'erreurs et d'injustices ; car en vérité, ils ne savent ce qu'ils font. *Nesciunt enim quid faciunt.*

Eh ! s'ils savoient, ô mon Dieu, s'ils pensoient seulement à quels excès peut et doit se porter un peuple sans foi, sans culte et sans frein, oseroient-ils renverser avec tant de fracas, toutes les barrieres que nos sages aïeux avoient élevées contre l'impiété ?

Qui pourra désormais arrêter ce torrent ? qui pourra calmer sa fougue ? Déjà le meurtre a rempli nos villes, et le pillage a dévasté nos champs. Déjà les flammes ont dévoré les châteaux des plus riches habitans de nos campagnes. Leurs titres ont péri par le feu ; leurs propriétés ont été et sont encore la proie du plus infâme brigandage ; leur vie même a couru les plus grands dangers, s'ils n'ont pas été les victimes de la plus atroce férocité ! Tant de maux ont été dénoncés à l'assemblée, et l'assemblée délibère encore si on en arrêtera le cours !

Vous remarquerez, mes frères, avec toute l'indignation que mérite une conduite aussi étrange, que lorsqu'il s'est agi, dans cette turbulente assemblée, de frapper quelque grand coup sur l'autorité légitime du monarque, sur l'existence constitutionnelle des trois ordres de l'état, sur l'usurpation aussi impolitique que profane de vos biens, sur la violation la plus inique des droits et propriétés de la noblesse; enfin sur la scandaleuse abolition des vœux et des monasteres, les ennemis implacables du roi, du clergé, de la noblesse, de tous les établissemens religieux et de tous les monumens de la piété, ont pressé leurs manœuvres infernales, et consommé bien promptement l'œuvre de leur iniquité.

Il s'agit maintenant de la vie de leurs concitoyens; il s'agit du salut de l'empire, et les uns sourient au récit de tant de désastres et de si grands périls! pendant que les autres feignent de ne pas y croire pour en laisser prolonger la chaîne! Et tous délibèrent lentement, froidement, illusoirement sur un moyen absurde de réprimer une si affreuse licence!

Dieu tout-puissant, Dieu de nos peres! laisserez-vous donc périr une si belle portion de l'héritage de votre fils? Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob! daignez, du haut de votre trône, abaisser vos regards sur tant de millions d'ames que le plus funeste délire égare, et que l'enfer menace de vouer à l'erreur et à la mort. Domine omnipotens, Deus Israel, anima in angustiis, et spiritus anxius clamat ad te. *Audi Domine, et miserere, quia Deus es misericors..... Memento manus tuæ et nominis tui in tempore isto.*

Tels doivent être, nos très-chers frères, les vœux unanimes de nos cœurs dans ces jours de tribulation et d'angoisse. Prions, conjurons tous avec ferveur, avec constance celui qui commande aux vents et aux tempêtes, de mettre un frein à la fureur des flots qui menacent le royaume d'une submersion totale.

Que le cri si touchant des apôtres en danger de périr, devienne le nôtre ; *salva nos Domine, perimus.* Que ce cri soit le cri général de la France ; que les voûtes de nos temples en retentissent du midi jusqu'au nord, du couchant à l'orient ; que les échos même de nos campagnes le répètent ; que ce cri perçant, accompagné du gémissement de nos cœurs et de la plus grande confiance, s'élève jusqu'aux nues ; que les Anges, protecteurs de cet empire, le portent jusqu'aux oreilles propices de l'Eternel, et qu'il attire enfin sur nous le retour de ses bontés infinies ! *Fiant aures tuæ intendentes in vocem deprecationis meæ.*

Mais, qui doit plus que les ministres de la religion concourir à former cette pieuse ligue, dont le but unique est de faire une sorte de violence au père commun des humains, et de réconcilier la terre avec le ciel ? Ah ! mes très-chers frères, pourrions-nous faire trop d'efforts pour ranimer la foi qui chancelle ; pour soutenir, pour relever l'espérance qui s'attriste et s'abat ; pour ralumer la charité qui s'éteint et qui se glace ; pour repousser le serpent de l'hérésie, qui déjà montre sa tête et distille ses poisons ; pour écarter à tout jamais de la famille royale les dangers qui l'ont déjà dispersée et ceux qui la menacent encore ;

pour ramener enfin dans toutes les classes de citoyens l'union fraternelle qui doit régner entre les différens membres de Jesus-Christ, entre tous les enfans du même Dieu ? *Inter vestibulum et altare plorabunt sacerdotes, ministri Domini, et dicent : parce Domini, parce populo tuo, et ne des hæreditatem tuam in opprobrium.*

A CES CAUSES, comme le temps paschal est de tous les temps de l'année le plus propre à faire entrer, dans les ames des fidelles, tous les sentimens d'une salutaire componction, nous vous exhortons, nos très-chers frères, à retracer plus que jamais dans la chaire de vérité, mais sur-tout dans le tribunal de la pénitence, le tableau malheureusement trop frappant et trop vrai des dangers que courent en France la religion de nos peres et la couronne des Bourbons.

Dites-bien à vos paroissiens ; inculquez bien à tous vos pénitens, que l'obéissance aux lois est *le plus saint des devoirs ;* qu'une licence effrénée ne fut jamais la liberté ; et que tout est perdu pour la foi, comme pour la morale, comme pour l'ordre civil, ( ces bases éternelles du repos des empires et du bonheur des individus ) si chacun veut être juge de ce qu'il doit croire et des actions qu'il peut se permettre. *Redditæ quæ sunt Cæsaris, Cæsari ; et quæ sunt Dei, Deo.*

786